AZÉMIA

OU

LES SAUVAGES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

Mélées d'ariettes.

Représentée à Fontainebleau, le 17 Octobre 1786, & à Paris, le 3 Mai 1787.

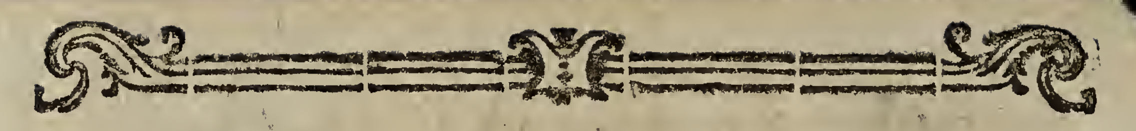
Poisson de la Chabeaussiere & Dalayrac



A AVIGNON,

Chez les Freres Bonnet, Imprimeurs-Libraires, vis-à-vis le Puits des Bœufs.

An II de la République.



PERSONNAGES. *ACTEURS.*

EDOIN, *Anglais, habitant de l'Isle.* M. Philippe.

PROSPER, *jeune Anglais, élevé dans l'Isle.* M. Michu.

AZÉMIA, *fille d'Edoin.* Mad. Dugazon.

AKINSON, *Lord Anglais.* M. Chenard.

ALVAR, *jeune Capitaine d'un vaisseau Espagnol.* M. Dorfonville.

FABRICE, *Contre-maître & Bosseman du vaisseau d'Alvar.* M. Trial.

TROUPE DE MATELOTS, *attachés à l'équipage d'Alvar.*

PAUL SMITH, *Officier attaché au Lord Akinson.* M. Cellier.

DEUX SAUVAGES. M. Corali. M. le Clerc.

TROUPE DE SAUVAGES.

TROUPE DE MATELOTS.

La Scene est dans une Isle déserte & inconnue.



AZÉMIA OU LES SAUVAGES, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre répresente un endroit de l'Isle, un peu sauvage ; la mer doit occuper le fond. Sur le côté droit de la Scene, (côté du roi) doit être une esplanade sur des rochers inaccessibles par l'extérieur, & sur laquelle on ne soit censé pouvoir monter que par l'intérieur d'une grotte souterraine. Ces rochers doivent être entourés, de halliers, de broussailles, comme pour dérober aux yeux l'entrée de la grotte.

De l'autre côté, vis-à-vis, doit être une espece de palissade & quelques buissons épais, un peu avancés, qui masquent la naissance d'un rocher. Sur ce rocher, à démi-hauteur de celui qui est vis-à-vis, doit être aussi un sentier, par lequel puissent passer les Acteurs, & un palmier qui borde la coulisse.

Aux premieres mesures de l'ouverture, la toile se leve ; une musique tranquille doit indiquer le calme & la solitude de ce lieu champêtre. Quelques instans aprés, on voit sur la mer plusieurs canots sauvages, ils abordent, se grouppent, executent des danses pantommines ; Edoin paroît sur son rocher, derriere la palissade, témoigne son inquiétude, & tire en l'air un coup de fusil, qu'il effraye les Sauvages quelques-uns regagnent leurs canots en désordre, prennent le large, & s'éloignent ; les autres se précipitent du haut d'un rocher, disposé pour cela, dans la mer. On les voit nager & s'éloigner. Edoin va s'assurer s'ils sont partis & revient.

SCENE PREMIERE.

EDOIN, *seul*

ILs s'éloignent : le bruit de cette arme inconnue les épouvante toujours; mais s'ils s'accoutumoient à ne plus la craindre, s'ils revenoient en force surprendre mon habitation, malgré les soins que j'ai pris de la dérober à toutes recherches ! Eh quoi ! depuis douze ans, nul espoir de sortir de ces lieux ! Ah ! ma chere Azémia ! seul bien que j'ai sauvé du plus cruel naufrage ; toi, pour qui seule j'ai supporté la vie dans ces déserts ; ô ma fille ! je frémis sur ton sort bien plus que sur le mien.

ARIETTE.

Ton amour, ô fille cherie !
M'a consolé de tous mes maux.
Si ton pere aime encore la vie,
C'est pour veiller à ton repos.
Ma retraite profonde,
Tu la vois sans effroi,
Je fuis pour toi le monde,
Tu l'est aussi pour moi.
Le souvenir de mon naufrage
Vient-il m'agiter malgré moi !
Pour ranimer tout mon courage ;
J'aime à redire près de toi.
Ton amour &c.

J'espérois du moins que Milord Akinson, qui fait son fils entre mes mains, viendront le chercher, qu'il m'arracheroit à cette sollitude ; s'il faut renoncer à cet espoir que deviendrai-je ? Voilà le jeune Prosper & ma fille parvenus à l'âge des amours ; que d'inquiétudes ils me préparent ! J'ai beau déguiser au jeune homme le sexe de ma fille, ordonner à celle-ci le secret, les effrayer tous deux, la nature & l'amour me feront sûrement bientôt accuser d'imposture ; ce sont des précepteurs plus éloquens que moi. J'entends mon jeune éleve.

SCENE II.

EDOIN, PROSPER.

PROSPER, *sur son esplanade.*

AH ! bonjour, mon ami, ouvre moi, je t'en prie.
(*Edoin lui ouvre.*)

EDOIN.

Je me reproche toujours en le voyant, la nécessité cruelle où je suis de tromper sa candeur. Je me suis malgré moi contredit quelquefois sur les femmes ; il m'en parle sans cesse, &...., mais le voici.

PROSPER, *embrassant Edoin.*

J'ai dormi trop long-temps.

EDOIN.

Pourquoi?

PROSPER.

Les instans de mon sommeil sont perdus, je ne suis pas avec toi.

EDOIN.

Je te remercie de ce sentiment, & je le partage. Tu n'as rien entendu?

PROSPER.

Rien de tout. La profondeur obscure de nos retraites; ces sentiers tortueux qui y conduisent, ces buissons épais qui les défendent, ne laissent rien parvenir jusqu'à nous. Mais pourquoi?

EDOIN.

A l'instant même, une horde sauvage, semblable à celle qui t'a déjà conduit ici, vient d'aborder sur ce rivage.

PROSPER.

Ah! tu me rappelles une obligation que je t'aurai toute ma vie; ils m'avoient amené sur ces bords avec mon pere.

EDOIN.

Que je ne pus sauver! c'est mon plus grand regret. J'ignorois même ton nom, ton âge & ta naissance, sans ce bijou que je trouvai le lendemain, & le papier qu'il renfermoit.

PROSPER,

A propos de ce papier, tu m'avois encore promis hier de me le montrer aujourd'hui....

EDOIN.

Et je te tiens parole. Lis....

PROSPER.

Milord Akinson a cru reconnoître le libérateur de son fils pour un de ses compatriotes : esclaves des sauvages, qui font le commerce de notre liberté, il ignore le terme de sa dure captivité. Mais il espere qu'en laissant ce bijou dans ces lieux, on le trouvera, on l'attachera au col au jeune Prosper, âgé de six ans, & qu'un jour il sera assez heureux pour retrouver son fils, & embrasser son bienfaiteur. Akinson.

PROSPER.

Akinson!

EDOIN.

Je trouvai effectivement le bijou dès le lendemain de cette terrible scene; je t'élevai, je t'aimai comme mon enfant, je te regardai comme devant être un jour la cause de ma délivrance; mais douze ans sont passés, & je n'ai plus d'espoir.

PROSPER.

J'aurois pourtant bien du plaisir à vous traiter tous deux de même.

EDOIN.

La difficulté d'aborder ces parages, ne m'a encore permis de voir que des vaisseaux brisés, dont à la vérité, j'ai tiré quelques secours, mais il semble qu'il ne soit permis qu'aux Sauvages de pouvoir y relâcher sans danger & leurs incursions funestes.

PROSPER.

Que crains-tu ? ton industrie a si bien caché nos habitations, nous sommes seuls possesseurs du secret qui les rends accessibles.

EDOIN.

Oui, mais vivre toujours seuls tous trois.

(*Azémia paroît ici sur son rocher.*)

PROSPER.

Comment donc aussi, puisque l'univers est si peuplé, cette isle reste-t-elle déserte ? Tiens, j'ai idée, moi, que ces femmes, dont tu me dis quelquefois tant de mal, contribueroient un peu à embellir ces déserts.

EDOIN.

(*A part*) Nous y voilà : (*Haut.*) Non, je te l'ai dit, & je te le répete, elles sont aussi dangereuses qu'elles sont aimables.

PROSPER.

J'aime pourtant jusqu'à leur nom, j'aime sur tout à t'en entendre parler : ah ! mon ami ! fais-moi leur portrait.

EDOIN.

Je le veux bien. (*à part.*) Il faut l'effrayer ! pour faire tourner contre ma fille sa propre indiscrétion, si jamais elle en étoit capable.

SCENE III.

EDOIN, PROSPER, AZÉMIA, *cachée.*

AZÉMIA, *sur son rocher à part.*

Ah ! les voilà dans leur petit conseil ; écoutons.

TRIO.

EDOIN.

Ecoute bien, tu vas entendre,
Ah ! garde-toi de te laisser surprendre,
Je te dirai la vérité.

PROSPER.

J'écoute bien, je brûle de t'entendre,
Mais parle avec sincérité.

EDOIN.

D'abord tout est fait pour séduire,
Si doux parler, si doux sourire...

PROSPER.

Ah ! le joli portrait !

EDOIN.	PROSPER & AZEMIA.
C'est une fleur, C'est la douceur, C'est la fraîcheur.	Ah ! le joli portrait !

EDOIN.

Tout nous enchante, tous nous plaît.

PROSPER.

Eh bien que, risque-t-on de se laisser surprendre ?

ENSEMBLE.

EDOIN.	PROSPER.	AZEMIA.
Ecoute bien, tu vas l'apprendre, Je te dirai la vérité Ah ! garde-toi de te laisser surprendre. Je parle avec sincérité.	J'écoute bien en vérité, Que risque-t-on de se laisser suprendre ?	Ecoutons bien, tâchons d'entendre, S'il lui dira la vérité

EDOIN.

Cette fleur si charmante
Cache une épine & devient un poison :
Cette grace si séduisante,
Est un écueil qui trouble la raison :
Cette douceur si caressante.
Cache souvent l'affreuse trahison.

ENSEMBLE.

EDOIN.	PROSPER.	AZEMIA.
Voilà, voilà la vérité, Garde-toi bien de te laisser surprendre.	Ah ! c'est dommage en vérité, Ah ! quel danger de se laisser surprendre ! Mais est-ce bien la vérité ?	Mais que veut-il lui faire entendre ? Non, ce n'est pas la vérité.

PROSPER.

J'aime à te croire, & je ne sais pourquoi mon cœur s'y refuse sur ce point. J'ai toujours, je l'avoue, le plus grand désir de connoître ces perfides mortelles ; & malgré leur méchancheté, je m sens l'envie & la force de les combattre.

AZEMIA, *à part.*

De les combattre !

EDOIN.

L'amour qu'elles t'inspireroient, est un poison subtil qui te maîtriseroit malgré toi : elles te poursuivroient jusques dans ton sommeil.

PROSPER.

Ne pourrois-je pas aussi m'en venger au réveil ? Mais cet amour, ce poison, ne paroît pas t'avoir fait tant de

mal. Tu m'as dit que ton épouse avoit autrefois jeté quelques fleurs sur ta vie.

EDOIN.

Il est d'heureuses exceptions, je dois en convenir.

PROSPER.

Enfin, si mon pere revient, si nous quittons ce désert, il faudra pourtant bien que je m'accoutume à en voir.

EDOIN.

Ce sera pour lors à lui seul à veiller sur ta destinée.

PROSPER.

Si du moins au lieu d'un fils, le Ciel t'eût donné une fille, par exemple.

EDOIN.

Eh bien ?

PROSPER.

Eh bien, je ne désirerois plus rien.

EDOIN.

Ce seroit peut-être pour ton tourment, (*à part.*) & sûrement pour le mien ; (*haut.*) à l'instant où une femme t'approcheroit, tu serois perdu.

PROSPER.

En ce cas, n'en parlons plus : mais il me semble que ton fils dort aujourd'hui bien long-temps.

AZEMIA, *se montrant.*

Oh ! que non, je ne dors pas, j'écoute, & j'entends.

PROSPER.

Ah ! le voici.

EDOIN, *l'embrassant.*

Viens, mon cher enfant ; j'attendois ton réveil pour commencer le travail de ma journée. L'impérieux besoin nous y condamne ; livrez-vous tous deux à vos occupations ordinaires, & ne vous écartez pas, Prosper, aide ton frere, & dirige son ouvrage.

PROSPER.

Je n'en fais jamais pour lui autant que j'en voudrois faire.

EDOIN, *bas à sa fille.*

Garde-bien ton secret, il est plus essentiel que jamais si tu ne veux pas t'exposer au plus grand malheur ! Prosper deviendroit sur-le-champ ton plus cruel ennemi. (*haut.*) Adieu mes enfans, je reviendrai bientôt. (*Il les embrasse & sort.*

SCENE

SCENE IV.

AZEMIA, PROSPER.

Ces deux enfans s'occupent des travaux différens ; Azémia fait des corbeilles, & Prosper vanne du grain.

AZEMIA, *à part.*

JE vois bien que mon pere nous trompe tous deux. Quel portrait il lui fait des femmes ! & pourquoi veut-il que je le craigne ? il a l'air si doux, quel mal peut-il me faire ? (*haut à Prosper.*) Tu travailles, trop tu seras fatigué.

PROSPER.

Fatigué ! quand je travaille près de toi, c'est impossible.

AZEMIA.

Tu m'aimes donc beaucoup ?

PROSPER.

Oui, sans doute, & même cela me tourmente ; car vois-tu, j'aime ton pere, je donnerois mon sang pour lui ; & je ne conçois pas pourquoi je t'aime encore plus que lui.

AIR.

Aussi-tôt que je t'apperçois,
Mon cœur bat & s'agite,
Et si j'accours auprès de toi,
Il bat encor plus vîte.
A tout moment, & malgré moi,
Je brûle & ne sais pas pourquoi. (*bis.*)
De m'éclairer sur ce mystere,
Je pourrois bien prier ton pere ;
Mais si tu voulois, tiens, je crois,
J'en apprendrois plus avec toi.
D'abord désir de te chercher,
Le premier semble éclore,
Plus désir de me rapprocher,
Puis...... d'approcher encore.
Là, toujours mon cœur, malgré moi,
Désire, & je ne sais pas quoi, (*bis.*)
De m'éclairer sur ce mystere, &c.

AZEMIA.

J'ai bien quelque petit soupçon
D'en savoir quelque chose,
Mais, à t'en parler sans façon,
Je ne sais qui s'oppose ;
Et pourtant ce ne je ne sais quoi,
M'agite, & je ne sais pourquoi.
De m'éclairer sur ce mystere,

J'ai bien déja prié mon pere ;
Mais si j'osois : tiens en effet, je crois ;
J'en apprendrois plus avec toi.

J'écoutois tout-à-l'heure quand tu causois avec mon pere ; je t'ai bien entendu dire que tu désirerois voir des femmes dans cette Isle. Pourquoi donc ?

PROSPER.

Je n'en sais rien ; est-ce que tu n'as pas le même désir, toi ?

AZEMIA.

Non, je t'assure.

PROSPER.

Ton pere aussi me blâme de l'avoir, peut-être a-t-il raison.

AZEMIA.

Et si j'en étois une...

PROSPER.

Ah ! si le Ciel l'eût permis, quel plaisir j'aurois.

AZEMIA.

Oui, à me combattre.

PROSPER.

Oh ! non à te céder.

AZEMIA.

Tu m'aimerois encore, même si j'étois femme ?

PROSPER.

Non pas davantage, cela est impossible ; mais je serois plus heureux.

AZEMIA.

Plus heureux ! là, bien vrai ?

PROSPER.

Ah ! bien vrai, mon cœur me le dit.

AZEMIA, *à part.*

Il seroit plus heureux. Oh ! je vais parler. (*haut.*) *Elle l'appelle.* St. Prosper, écoute.

PROSPER.

Que veux-tu ?

AZEMIA.

Sois heureux, j'en suis une.

PROSPER.

Ciel !... tu te moques de moi.

AZEMIA.

Non Prosper, je t'assure. (*Prosper s'éloigne.*) Qu'as tu donc ?

PROSPER.

Je n'ai rien, c'est que je tremble.

AZEMIA, *se reculant aussi.*

J'ai mal fait de parler : ne voilà-t-il pas que je tremble aussi !

DUO.

AZEMIA.

J'ai peur, je ne sais pas pourquoi,
Je n'en puis deviner la cause.

PROSPER.

J'ai peur, &c.

AZEMIA.

Approche-toi.

PROSPER.

Moi?

AZEMIA.

Toi.

PROSPER.

Qui moi?

AZEMIA.

Oui, toi.

POSPER.

Je n'ose...
Approche-toi

AZEMIA.

Qui, moi?

POSPER.

Oui, toi.

AZEMIA.

Je n'ose...
Sans approcher, regarde moi.

PROSPER.

Sans apporcher, regarde-moi.

AZEMIA.

Eh bien!

POSPER.

J'ai du plaisir, je te vois.

AZEMIA.

Avance un peu, hasarde.

PROSPER.

attends, attends, prends garde,
Je suis bientôt tout près de toi.
(*Ils se touchent & s'enfuyent tout effrayés.*)

ENSEMBLE.

J'ai peur j'ai peur, en vérité,
Je n'en puis deviner la cause.
Nous éprouvons la même chose,
Edoin m'auroit-il dit la vérité!

PROSPER.

M'aimes-tu moins?

AZEMIA

Non, ce me semble?
Et moi, Prosper?

PROSPER.

Non, ce me semble.

Regardons-nous, tous deux ensemble.

(*Ils se regardent.*)

ENSEMBLE.

Toujours même plaisir ; moi.

Approchons-nous tous deux ensemble.

(*Ils se rapprochent lentement.*)

Me voilà bientôt près de toi.

(*Ils se touchent & restent.*)

Mais j'ai moins peur ; oui, moins peur.

AZEMIA.

Eh bien, eh bien ! que dit ton cœur ?

PROSPER.

Il me dit toujours que je t'aime ;

Et toi ! que dit ton cœur ?

AZEMIA.

Mon cœur est toujours le même.

ENSEMBLE.

Plus de frayeur,
Toujours mon cœur
Est le même,
Je n'ai plus peur ;
De près, de loin, oui je sens que je t'aime ;
Je n'en veux croire que mon cœur.
Je n'ai plus peur.

AZEMIA.

Me voilà un peu rassurée, & pourvu que nous n'ayons pas d'amour.

PROSPER.

Mais nous ne le connoissons point ; il viendra peut-être sans que nous nous en doutions.

AZEMIA.

Dieux ! tanpis ; car Edoin dit qu'il nous feroit peut-être bien souffrir.

PROSPER.

Dans ce cas nous souffrirons ensemble.

AZEMIA.

Ah ! tu as raison ; allons, allons, je me résigne même au malheur de l'amour.

(*On entend parler dans la coulisse.*)

PROSPER.

Si ton pere vouloit nous marier ?....

AZEMIA.

Paix... on parle.

PROSPER.

Et cette voix n'est pas celle d'Edoin ; seroit-ce par hasard des sauvages ? Je veille sur tes jours.

AZEMIA.

Cachons vite notre ouvrage, & ne nous montrons pas.

(*Ils se cachent derriere leur palissade.*)

SCENE V.

FABRICE, ALVAR, TROIS MATELOTS, AZEMIA & PROSPER, *cachés.*

FABRICE.

MAis, Monsieur, plus nous avançons, plus l'endroit me paroît sauvage ; cette isle est déserte, il n'en faut pas douter : où voulez-vous encore aller ?

ALVAR.

Et qu'avons-nous de mieux à faire ? La marée montante peut seule remettre la chaloupe à flot, & nous voilà retenus pour plus de vingt-quatre heures.

FABRICE.

Vingt-quatre heures encore ! Quel supplice ! Mais au moins seroit-il prudent de ne pas s'éloigner de la rade ; nous en sommes déjà à plus de deux heures de chemin.

ALVAR.

Toujours ta maudite poltronnerie : je suis bien aise de savoir si nous ne trouverons rien des débris de ce malheureux équipage, que la bourrasque nous a empêchés de secourir, & qui s'est brisé à nos yeux ; j'ai cru reconnoître le pavillon anglais.

FABRICE.

Nous avons bien pensé en faire autant sur ces maudites côtes ; elles sont bordées d'écueils ; cela nous arrivera quelque jour avec votre fantaisie de découvertes. J'ai d'ailleurs une inquiétude plus réelle.

ALVAR.

Laquelle ?

FABRICE.

D'être avalé par quelqu'antropophages.

ALVAR.

Peste soit du poltron.

FABRICE.

Monsieur, j'ai lu quelques voyages, tel que vous me voyez, & je sais bien que ces gens là, sans respect pour de jolis visages, vous dépêchent un homme tout d'un trait, sans lui donner le temps de se reconnoître.

ALVAR.

Tais-toi.

FABRICE, *effrayé, appercevant Azémia.*

Ah ! Monsieur !

ALVAR.

Qu'est-ce que c'est ?

FABRICE.

L'isle en est peuplée, sauvons-nous.

ALVAR.

Que vois-je !

FABRICE.

N'approchez pas....

ALVAR.

Mais vois donc la délicatesse de ses traits ; je ne me trompe pas, c'est une jeune femme, & une femme sauvage ! Quelle découverte ?

FABRICE.

A vous entendre, on les croiroit bien rares.

PROSPER, *bas à Azémia.*

Il te regarde avec des yeux.., Voilà sûrement les hommes dont tu dois te défier ; je le hais déjà : s'il t'approche, qu'il prenne garde.

AZEMIA.

Il n'a pas l'air méchant.

ALVAR.

Elle m'entend ! quelle étonnante aventure ; Ecoutez-moi.

FINALE.

ALVAR.

Ma belle enfant, ces sauvages retraites
Sont peu faites
Pour tant d'appas,
Oui, tant d'attraits, sont faites pour nos climats.

AZEMIA.

Quel singulier langage !
Excuse-moi ! je ne te comprends pas. !

ALVAR.

Quel singulier langage !
Sa candeur me ravit.

AZEMIA, *à Prosper*,

Entends-tu ce qu'il dit :

PROSPER.

Fort bien.

ALVAR.

Quittez cet air sauvage.

AZEMIA.

Je ne suis point sauvage ;
C'est toi, toi qui l'es ; je le crois.

FABRICE.

Monsieur elle vous croit sauvage,
Elle s'y connoît, je le vois.

AZEMIA.

Prosper, il m'appelle sauvage.

ALVAR.

Je puis vous rendre heureuse,
Soyez donc moins peureuse
Vous seriez plus heureuse,
Si vous habitiez nos climats.

AZEMIA.

Qui, toi, me rendre heureuse !
(*Regardant Prosper.*)
Et ! mais je suis heureuse,

Qu'ai-je besoin d'autres climats !

PROSPER, *menaçant Alvar.*

Finis, ou crains ma colere.

ALVAR.

Que me veut donc ce jeune téméraire ?

AZEMIA, *cherchant à arrêter Prosper.*

C'est l'outrager : ah ! calme-toi.

PROSPER.

Je n'entends rien... Eloigne-toi.

ALVAR.

Qui donc es-tu ?

PROSPER.

Elle est à moi.

Fuis de ces lieux, ma vengeance
Pourroit tomber sur toi.

ALVAR.

Quel excès d'insolence.

ALVAR.	AZEMIA. *entre les deux.*	PROSPER.
Jeune insensé, brave ton courroux.	Ah ! calmez-vous, Mais pourquoi donc tant de courroux.	Va, crains sur toi ! d'attirer mon courroux.

ALVAR.

Je dois punir tant d'insolence,

PROSPER.

Va, crains toi-même ma vengeance.

Alvar.	*Azémia.*	*Prosper.*	*Fabrice.*	*Chœur.*
Jeune insensé, je brave ton courroux.	Mais calmez donc cet injuste courroux.	Non, laisse-moi, Qu'il sente mon courroux.	Messieurs, messieurs, Ah ! calmez-vous.	A le punir, employez-nous. Nous servirons votre courroux.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, EDOIN.

EDOIN.

MA fille ! ô ciel, qu'ai-je vu ? quel courroux
Arrête, jeune homme, arrête.
Sois plus prudent, point de courroux.
De tout, tu réponds sur ta tête.

FABRICE.

Ah ! c'est son pere, faut filer plus doux,

ALVAR.

Monsieur, daignez m'entendre :

Quand le hasard conduit ici mes pas
Je m'offrois de la rendre
A de plus doux climats.

EDOIN.

Dieux ! mon amie ravie
Reverroit sa patrie !
Ah ! si c'est votre envie
Tous les trois, je vous prie :
Arrachez-nous à ses forêts.

ALVAR.

Qui lui ! mon agresseur ! jamais.
Non, que jamais il ne l'espere.

PROSPER.

Eh bien ! sans moi, partez mon pere,
Partez sans moi je m'y soumets.

EDOIN & AZEMIA.

Te fuir, mon ami, non jamais :

ALVAR.

Ta fille, & toi.
Voilà ma loi.

EDOIN.

Fuis, cœur barbare, éloigne-toi
Tu dois rougir d'une aussi dure loi.

EDOIN *& ses enfans, à part.*
O mon ami, nous désunir !
Non, non, jamais je suis ton pere. (*haut.*)
Ah ! laissez-nous seuls dans nos forêts,
Et recevez nos adieux pour jamais.

Ils rentrent par leur palissade, quand ils sont sûrs que les autres sont sortis.

ALVAR *& sa troupe, à part.*
Je suis tenté de le punir.
Ce soir, à l'ombre du mystere
Nous reverrons cette fille si chere.
(*haut.*) Oui, nous vous laissons dans vos forêts,
Et recevez nos adieux pour jamais.

Ils sortent en se faisant des signes d'intelligence, & regardant l'endroit pour le reconnoître.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

AKINSON ET SON OFFICIER.

L'OFFICIER.

DAignez reprendre courage, Milord, le Ciel semble nous épargner, puisqu'en brisant notre équipage, il permet du

au moins à notre chaloupe d'aborder l'isle que vous cherchez ; laissez-moi tenter encore quelque nouvelle découverte, je reviendrai vous instruire sur le champ.

AKINSON.

Allez ; mais je crains bien que toutes mes espérances ne soient encore trompées.

SCENE II.

AKINSON.

ARIETTE.

O Ciel ! quand ta rigueur a comblé ma misere ;
Quand tu m'as tout ravi, sans secours, sans espoir,
Rends-moi du moins mon fils, que je puisse le voir ;
Ne sois pas insensible au dernier vœu d'un pere.
Ah ! si dans ce climat sauvage,
Mon fils, mon cher fils m'est rendu,
Non, non je n'ai pas tout perdu.
Je sens renaître mon courage,
Un seul instant qu'il vienne, hélas !
Que je le presse entre mes bras.
Destin cruel, malgré ta rage,
Je brave encore ton outrage.

SCENE III.

AKINSON, L'OFFICIER.

L'OFFICIER, *accourant.*

AH ! milord ! on suit mes pas.

AKINSON.

Qui ?

L'OFFICIER.

Des matelots d'une nation ennemie, des Espagnols. J'ignore comment ils sont ici, & ce qui les occupe ; mais à leurs discours, c'est quelque complots ténébreux.

AKINSON.

Ne nous montrons pas, & tâchons de surprendre leur secret ; il ne nous sera peut-être pas inutile.

SCENE IV.

FABRICE, *quelques Matelots*, AKINSON & *son* OFFICIER, *tous les deux cachés.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE PREMIER MATELOT.

N'Entend-on rien ?

CHŒUR.

Non rien

L'inſtant approche, obſervons bien;

FABRICE.

Cherchez l'endroit.

CHŒUR.

Fort bien.

FABRICE.

Il faut, amis de la prudence,
Du zele & de l'intelligence.

CHŒUR.

Laiſſez, laiſſez, tout ira bien.

AKINSON, *& ſon officier.*

Ecoutons bien, écoutons bien.
Ciel ! ô ciel ! de l'innocence
En ce moment feras-tu le ſoutien ?

FABRICE.

Il faut amis, par la prudence,
Mériter votre récompenſe.

UN MATELOT.

Allez, allez, tout ira bien :
(à ſon frere.)
Connois-tu la fillette ?

SECOND MATELOT.

Oui jolie & bien faite...
Elle eſt fort bien.

AKINSON.

Que parlent-ils de fillette ?

SECOND MATELOT.

Je dis qu'elle eſt fort bien,
Il faut enlever la fillette.

AKINSON.

L'enlever ! ah ! les ſcélérats !

SECOND MATELOT.

Sans que le pere en ſache rien.

AKINSON.

Un pere ! ah ! malheureux !
O Dieux !

Chœur de Matelots eſpagnols.	*Akinſon & ſon officier.*
Il faut amis, de la prudence,	Ciel ! ô ciel de l'innocence
Du zele & de l'intelligence,	En ce moment, daigne êtae le ſoutien.
Tout ira bien, tout ira bien :	Malheureux pere ! à cette offenſe
Il n'eſt pas temps encore ;	De t'oppoſer, auras-tu le moyen ?
Cherchons ſans bruit.	
Il faut que tout ſoit dit	
Au retour de l'aurore.	
(Les Matelots ſortent.)	

(Demi-jour à la ſortie des Matelots.)

SCENE V.

AKINSON ET SON OFFICIER.

AKINSON.

QUel ſingulier événement ! ils parlent d'une fille, d'un pere... L'iſle eſt donc habitée... Ne les perdons pas de vue... Tâchons de ſavoir poſitivement ce qu'ils méditent, de connoître l'endroit qu'ils veulent attaquer & de ſauver, s'il eſt poſſible, une famille infortunée du malheur qu'on lui prépare. (*Ils ſortent.*)

SCENE VI.

EDOIN, PROSPER, *paroiſſent ſur leur rocher, tandis qu'Akinſon & ſon officier ſortent du côté oppoſé : on les voit ouvrir la paliſſade avec précaution, & ſortir*

EDOIN.

TU vois au moins que je ne te trompois pas ; à peine ma fille a-t-elle trahi ſon ſecret, que la jalouſie, ſuite inévitable de l'amour, s'eſt emparée de toi, & nous avons perdu, par ta faute, l'occaſion de ſortir d'ici.

PROSPER.

Ah mon pere ! que je m'en repens, puiſque cela t'afflige ; car pour moi, je ne deſire rien... Mais ſi ces étrangers n'étoient pas partis ?...

EDOIN.

Ils le ſont ſûrement, la journée entiere s'eſt écoulée.

PROSPER.

Mais auſſi, pourquoi m'avois-tu fait ce beau myſtere ? Je ne te ments jamais, & toi, tu me ments toujours ; au moins, rien ne t'empêche à préſent de nous marier, ta fille & moi.

EDOIN.

Mon amie, tant que j'ai l'eſpérance de retrouver ton pere & de quitter ces lieux, je ne puis vous unir ; c'eſt à lui à diſpoſer de ton ſort, il me reprochoit....

PROSPER.

Rien : en voyant Azémia, il l'aimeroit comme moi.

EDOIN.

Eh bien écoute ; ſi l'année entiere s'écoule encore ſans m'apporter des nouvelles, ſans m'offrir l'eſpoir de ſortir de ce déſert, je vous marierai tous les deux.

PROSPER.

Tu me le promets ? dans un an ? Songes-y bien.... Et dis-moi, dès que nous ſerons mariés ; l'iſle ceſſera donc alors d'être déſerte ?

EDOIN.

Ah voilà le chapitre des questions.

DUO.

Il est bien tard, séparons-nous;
Demain j'en dirai davantage.

PROSPER.

Il n'est plus tard, expliquons-nous;
De grace, dis m'en davantage.

EDOIN. PROSPER.

Il est bien tard, séparons-nous. Il n'est pas tard, expliquons-nous.

PROSPER.

Dès qu'une fois on est époux....

EDOIN.

l'himen à des devoirs engage.

PROSPER.

Et moi, pour ces devoirs, je me sens du courage.

EDOIN.

Tous ces devoirs....

PROSPER.

Seront bien doux.

EDOIN.

Ils sont nombreux.

PROSPER.

J'ai du courage;
Ah! dis-les-moi, je les suivrai,
Dis-les moi tous, je t'en supplie.

EDOIN.

D'abord, c'est un serment sacré,
D'être unis pour toute la vie.

PROSPER.

Et puis?

EDOIN.

Et puis, on s'impose la loi
De voir, d'agir, & de penser de même.

PROSPER.

Et puis?

EDOIN.

Et puis l'épouse, à ce quelle aime,
Donne enfin son cœur & sa foi.

PROSPER.

Et puis?

EDOIN.

Et puis...
Il est bien tard, &c.

PROSPER, *ramenant Edoin.*

Si c'est-là tout, pour être époux,
Je n'aurai plus grand peine à l'être.

EDOIN.

Comment?

PROSPER.

Tous ces devoirs ſi doux,
J'avois appris à les connoître.

EDOIN.

Tu les connois ?

PROSPER.

Ils ſont bien doux.

EDOIN.

Dis-moi comment !

PROSPER, *montrant ſon cœur.*

Voici mon maître.

EDOIN.

Allons, Proſper, parle à ton gré,
Dis-moi comment, je t'en ſupplie.

PROSPER.

Avec ta fille j'ai juré
D'être uni pour la vie.

EDOIN.

Et puis !

PROSPER.

Et puis, nous nous ſommes fait une loi
De voir, d'agir, & de penſer de même.

EDOIN.

Et puis ?...

PROSPER.

Et puis, Azémia qui m'aime,
M'a donné ſon cœur & ſa foi.

EDOIN.

Et puis...

PROSPER.

Et puis...
Il eſt bien tard, ſéparons-nous.

ENSEMBLE.

EDOIN.

Il n'eſt pas tard, expliquons-nous.
Quoi ! tu n'en ſais pas davantage ?
eſt-ce bien tout ? adieu, ſois ſage,
Dans un an, vous ſerez époux.

PROSPER.

Il eſt bien tard, ſéparons-nous.
Non, je n'en ſais pas davantage :
Oui, c'eſt bien tout. Je ſerai ſage,
Dans un an, nous ſerons époux.

EDOIN.

Te voilà tout auſſi ſavant que moi.

PROSPER.

Oh ! dans un an, j'en ſaurai davantage : mais que c'eſt loin, mon dieu !

EDOIN.

Nous abrégerons le tems ; adieu.

(Il l'embraſſe, & l'enferme dans ſa grotte.)

SCENE VII.

EDOIN, AZEMIA.

EDOIN.

LA lune rend cette ſoirée ſuperbe ; je vais en profiter, pour finir l'ouvrage que les événemens de la journée m'ont forcé d'interrompre.

AZEMIA, *ſe montrant ſur ſon rocher.*

(*à part.*) Il n'eſt pas encore parti.

EDOIN.

O mes enfans ! le plaiſir de pourvoir à votre ſubſiſtance, fait diſparoître pour moi la fatigue du travail. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

AZEMIA, *ſeule, retrouvant la paliſſade.*

BOn, il a laiſſé là paliſſade ouverte ; quel plaiſir ! la belle ſoirée... Proſper dort sûrement déjà, c'eſt domage.. S'il étoit là, la ſoirée ſeroit encore plus belle.

SCENE IX.

AZEMIA ; PROSPER, *ſur ſon eſplanade.*

PROSPER.

AZémia !

AZEMIA.

Ah ! te voilà.

PROSPER.

Comment, tu n'eſt pas enfermée ?

AZEMIA.

Non vraiment ; mais tu l'es toi.

PROSPER.

Je puis bien eſſayer de deſcendre.

AZEMIA.

Non, je te le défends.

PROSPER.

Pourquoi ?

AZEMIA.

Je ne ſais : mais ſi je ſuis bien aimée, tu m'obéiras ; ſi non, je m'en fuis & vais moi-même me cacher.

PROSPER.

Ah ! reſte Azémia ; la peur de te déplaire, eſt le plus fort lien qui puiſſe m'arrêter. Je ne ſais pourtant pas ce que tu crains.

AZÉMIA.

De fâcher mon pere qui m'a défendu d'être ſeule avec

toi sans sa permission : ce matin, j'ai désobéi pour la premiere fois ; le Ciel m'en a punie, par le danger que tu as couru ; il faut en croire Edoin, il en sait plus que nous.

PROSPER.

C'est que je suis bien loin pour causer. J'ai une nouvelle à t'apprendre.

AZÉMIA.

Quelle est-elle ?

PROSPER.

Edoin parle enfin raison : il consent à nous marier dans un an. Conçois-tu mon bonheur ?

AZÉMIA.

Comme le mien.

PROSPER.

Ce que je ne sais pas, c'est quel changement cela doit apporter à notre situation.

AZÉMIA.

Je le sais bien, moi.

PROSPER.

Tu le sais ?

AZÉMIA.

Sûrement, c'est que quand on se marie, on ne reste pas deux ; nous deviendrons plusieurs : voilà tout.

PROSPER.

Oh ! je savois cela ; mais encore !

AZÉMIA.

Je n'en sais pas plus que toi. mais quand cela viendra nous pourrons bien le voir ; d'ailleurs, le plaisir de chercher, vaut celui de savoir.

PROSPER.

Il faut que je te dise : hier, j'ai trouvé dans nos bois certain billet que ton pere a sûrement laissé tomber ; c'est de ta mere : il peint la tendresse & le bonheur, mais n'en dit pas assez pour m'instruire.

AZÉMIA,

Ah ! voyons : donne le moi.

PROSPER.

Demain.

AZÉMIA.

Non, tout de suite.

PROSPER.

Et comment faire pour le revoir ! Quand tu l'auras lu, j'en aurai plus d'envie encore.

AZÉMIA.

Attends : compose un lien de feuillage : tu le glissera le long de ces rochers : par ce moyen, je pourrai le recevoir, & te le renvoyer par le même chemin.

PROSPER.

C'est bien dit.

DUO.

PROSPER, *préparant le lien.*

Oui, reçois le billet joli
De la main de ta mere :
Tu verras que ton pere,
D'une époufe étoit bien chéri.
Quand pourrai-je l'être autant que lui !

AZÉMIA.

S'il revenoit !

PROSPER.

Je crois l'entendre.

AZEMIA.

Je ne vois rien.

PROSPER.

Regarde bien,

ENSEMBLE

Craignons de nous laiffer furprendre.

Profper defcend le billet.

AZEMIA.

Ah ! je le tiens.

ENSEMBLE.

AZEMIA.	PROSPER.
Plaifir extrême !	Plaifir extrême !
Oui je veux le lire moi même,	Oui, lis, tu verras s'il eft
Et voir s'il eft doux	doux.
Le vrai langage des époux.	Le vrai langage des époux.

AZEMIA, *lifant le billet.*

Je fuis donc toute à toi, cher époux que j'adore ?
Ah ! quel doux fentiment tu me fais éprouver !
Au bonheur de t'aimer, l'himen ajoute encore
Le droit de te le dire & de te le prouver.
Ah ! comme il eft joli !

PROSPER.

Toute à toi que j'adore.

AZEMIA.

Le droit de te le dire....

PROSPER.

Et de te le prouver.
(*Sans chanter.*)
Rends-le moi.

AZEMIA.

Tiens, fuppofe-le de ma main, & pour toi. (*Elle le rattache au lien, & Profper le fait remonter.*)

(*La mufique reprend.*)

ENSEMBLE.

Rends-le moi / Garde-bien } ce billet joli,
De la main de { ta / ma } mere.

To

Tu) vois bien que (ton) pere
Je) (mon)
D'une épouse étoit bien chéri.
Quand pourrai-je)l'être autant que lui.
Sois bien sûr de)

(Nuit avant la fin du Duo.)

AZEMIA.

La lune se cache, le ciel s'obcurcit, je vais me retirer... Adieu.

PROSPER.

Quoi, déja !

AZEMIA.

Tu sais bien que mon pere rentre souvent par l'autre issue de sa grotte, du côté du petit bois, sans passer par ici, & s'il ne m'y trouvoit pas...

PROSPER.

Tu as raison.

AZEMIA.

Bon soir.

PROSPER.

Bon soir... Je ne sais: mais cet adieu-là me coûte ce soir plus que jamais.

AZEMIA.

Moi de même : mais il le faut. A demain. Adieu, Prosper, adieu mon ami à présent, mon époux bientôt.... Oh ! pour cette fois, c'est tout de bon. Adieu.

(Elle rentre par la palissade.)

SCENE X.

PROSPER, *seul.*

AH! comme Edoin avoit tort de m'effrayer sur le danger d'un sentiment qui me paroît si doux !

SCENE XI.

AKINSON, L'OFFICIER, PROSPER.

AKINSON.

L'Obscurité qui regne dans l'épaisseur de ces bois, m'a fait perdre de vue ces infâmes ravisseurs.

PROSPER.

Qu'entends-je !

AKINSON.

Il faut pourtant que ce lieu soit habité, nous savons au moins leur rendez-vous, & le vent les retient ici, pour quelque temps: mais il vaudroit mieux prévenir....

(l'officier sort.)

SCENE XII.

AKINSON, PROSPER.

PROSPER, *à part*,

C'EST un homme !

AKINSON.

Je ne ſais quel attrait me ramene malgré moi, dans ce lieu... je crois toujours que c'eſt le même... mais non... O ciel ! mes malheurs n'auront-ils pas le droit de t'attendrir ! n'ai-je pas aſſez ſouffert !

PROSPER.

Il ſe plaint.

AKINSON.

Rejetteras-tu toujours mes larmes & mes vœux, toi qui connois la pureté de mon cœur !

PROSPER.

Quel langage touchant ! comme il m'intéreſſe !

AKINSON.

Quelque rigoureux que ſoit mon ſort, je le ſubirai ; mais permets-moi du moins de ſauver l'innocence.

PROSPER.

Il eſt bon, que ne puis-je moi-même le ſecourir ?

AKINSOM, *aſſis ſous le rocher de Proſper.*

Si cette iſle eſt inhabitée, ſi je n'y trouve aucun ſecours, ma mort eſt certaine.

PROSPER.

Sa mort !

AKINSON.

Il faudra donc mourir ſans revoir, ſans embraſſer l'objet qui m'attache à la vie.

PROSPER.

L'objet qui l'attache à la vie ! Ah ! il eſt trop à plaindre, je vais lui parler. (*haut*) Bon homme...

AKINSON.

Dieux ! j'entends une voix ſecourable.

PROSPER.

Non, tu ne mourras pas, non ; approche.

AKINSON.

C'eſt celle d'un jenne homme !

PROSPER.

Oui, c'eſt moi que ta plainte intéreſſe ; tu es bien malheureux, n'eſt-ce pas ? Eh bien, que puis-je faire pour toi ?

AKINSON.

Etre bienfaiſant dont la voix m'émeut ſi vivement, parle qui es-tu ?

PROSPER.

Je ſuis un habitant de ces forêts. Enfermé dans cette

grotte, je ne puis pas être pour toi d'un grand fecours: mais tiens, fi tu veux, je vais t'indiquer un afile sûr ou tu pourras paffer la nuit; tu y trouveras mon pere, il fera bien-aife de te fervir.

AKINSON, *à part.*

Son pere! ah! je me fuis trop-tôt flatté... Vous avez un pere? qu'il eft heureux d'avoir un enfant comme vous.... *(Il foupire.)*

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LES MATELOTS D'ALVAR *qui entrent doucement, & écoutent.*

MATELOTS.

IMpoffible de déterrer cette maudite entrée.

AKINSON.

Eh bien, mon enfant, où eft-il votre pere?

MATELOTS.

Paix, on parle.

PROSPER.

Ecoute: un intérêt dont je ne puis me défendre, le fon de ta voix, ton langage, tout me raffure; mais fi je te le dis, ne vas pas me tromper.

AKINSON.

Moi, vous tromper.

PROSPER.

Ah! je te crois

MATELOTS.

Ecoutons.

PROSPER, *plus bas, ce qui force les matelots de s'approcher*

Les dangers de cette folitude ont forcé mon pere de rendre fa demeure inacceffible: mais il me faura gré d'avoir trahi fon fecret pour fervir un infortuné.

MATELOTS, *toujours à part.*

Quel heureux hafard!

PROSPER.

A trente pas de ce dernier palmier qui borde le rocher, en ouvrant la paliffade, derriere un buiffon d'acacia....

MATELOTS.

La paliffade! Bon. *(Elle s'ouvre.)* Oui, la voilà.

PROSPER.

Sous des brouffailles, tu trouveras une trappe de bois, qui cache l'entrée d'une allée fouterraine, c'eft le chemin d'une grotte, dont la feconde iffue eft dans le petit bois.... Au fond, tu frapperas, en prononçant Azémia.

MATELOTS.

Bon.

PROSPER.

Si mon pere n'étoit pas rentré, tu dirois que c'eſt le jeune homme de la grotte voiſine qui t'envoi... (*à part.*) Il ſera du moins en ſûreté.

MATELOTS.

Alerte, elle eſt à nous. (*On les voit paſſer ſur le rocher.*)

AKINSON.

Aimable jeune homme, le Ciel te récompenſe de ta généroſité; mais pardon, je ne puis m'arracher à la douceur de cet entretien : dites-moi pourquoi vous n'habitez pas auprès de votre pere ?

PROSPER

C'eſt que tu ne ſais pas... D'abord il eſt bien vrai que je l'appelle mon pere ; mais il ne l'eſt pourtant pas

AKINSON.

Que dites-vous ?

EDOIN *arrivant, & appercevant Akinſon.*

Mon fils avec quelqu'un ?

PROSPER.

Tiens, le voilà lui-même.

SCENE XIV.

EDOIM, AKINSON, PROSPER.

EDOIN.

Que vois-je ?

PROSPER.

Mon pere ne crains rien, parle lui ; c'eſt un infortuné qui demande du ſecours : permets-moi de deſcendre, nous le conſolerons enſemble.

(*Edoin lui ouvre.*)

AKINSON.

Généreux étranger ; qui que vous ſoyez, ne craignez pas de vous repentir de m'avoir ſecouru ; peut-être puis-je moi-même vous être utile ; n'ayez aucune défiance : vous prendriez pitié de mon ſort, ſi vous connoiſſiez la chaîne des malheurs qui l'acable, depuis ſi long-tems, l'infortuné Lord Akinſon.

EDOIN & PROSPER, *qui ſort en ce moment.*

Akinſon, Ah ! Proſper !

AKINSON.

Proſper !... mon fils !

PROSPER.

Ah ! mon pere...

FINALE.

PROSPER & AKINSON.

C'eſt toi qu'en mes bras je preſſe !

Ah ! (mon pere !) (mon fils !) je te revoi !

Quel moment pour ma tendreſſe !
Quel doux inſtant pour moi !

EDOIN.

Ah ! je partage leur ivreſſe ;

PROSPER

Qu'Azémia partage mon bonheur.

EDOIN, *lui faiſant ſigne d'aller la chercher.*

Oui, va, qu'elle partage ton bonheur.

(*Proſper ſort.*)

AKINSON & EDOIN.

Je vous (dois ce cher objet de ma tendreſſe.
(rends cet objet de votre tendreſſe.
C'eſt vous qui conſolez) mon cœur !
Milord ! quel moment pour)
Ah ! comment vous peindre mon) ivreſſe.
Ah ! je ſens ; oui, je ſens votre)

PROSPER *rentre tout effrayé.*

Edoin ! ô ciel hélas !
En vain ma voix l'appelle,
Je ne la trouve pas.

EDOIN.

Que faire ou courir, hélas ?
Grands Dieux ! où donc eſt-elle ?
Volons, volons, ma fille ! ô Dieux !

L'OFFICIER *d'Akinſon accourant.*

Ah ; Milord ! le complot s'acheve,
Elle eſt déja loin de ſes lieux.

EDOIN.

Courons.

AKINSON.

Arrêtez, ciel !

EDOIN.

Ah ! ma fille !

L'OFFICIER.

On l'enleve....

AKINSON, *les retenant.*

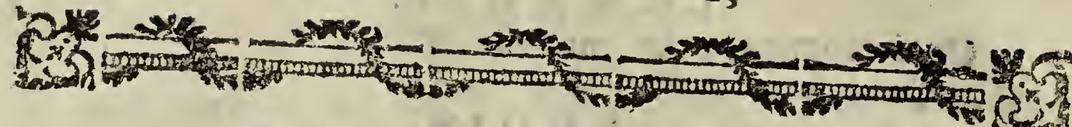
RÉCITATIF.

Je connois le complot, & je puis vous ſervir ;
J'ai vu les raviſſeurs, j'ai pris ſoin de m'inſtruire :
Le vent les tient ici, ſans pouvoir en ſortir,
Il nous reſte du temps, laiſſez-moi vous conduire.

ENSEMBLE, *en s'armant avec précipitation.*

Armons nous, il faut nous venger,
Même ſoin nous preſſe ;
Par la force, ou par l'adreſſe,
Malgré leur fureur traîtreſſe,
Il faut nous unir tous, & braver le danger,
Il faut périr, ou nous venger.

Fin du ſecond Acte.



ACTES III.

Le Théâtre représente un côté de l'Isle plus découvert.

SCENE PREMIERE.

ALVAR, *seul.*

ARIETTE.

MA captive sera bientôt en ma puissance.
Qu'elle tarde à venir ! Je l'attends en ces lieux ;
J'ose en quittant ces lieux, concevoir l'espérance
De lui faire accepter mon hommage & mes vœux.
Amour ! c'est pour ta gloire
Que tu dois guider mes pas :
Triomphe dans tous les climats ;
Tu dois m'assurer la victoire.
Charmant objet du desir qui m'enflamme,
Ta grace & ta gandeur ont droit de me charmer :
L'espoir flateur de régner sur ton ame,
Ramene encor mon cœur au doux besoin d'aimer.
Amour c'est pour ta gloire, &c.

SCENE II.

ALVAR, FABRICE.

ALVAR.

EH bien ! tu ne les vois point arriver encore ?

FABRICE.

Je les ai conduits moi-même dans l'endroit où nous l'avons vue ce matin : il ne peut pas être éloigné de leur habitation ; mais il a fallu la trouver, attendre l'absence du pere : d'ailleurs, la distance est assez considérable.

ALVAR.

Je suis fâché qu'un mouvement de précipitation & de dépit m'ait entraîné si loin ; au moins tu leur a recommandé les soins ; les égards.

FABRICE.

Oui, soyez tranquille.

ALVAR.

L'instant de notre départ approche, & si on me l'amenoit...

FABRICE.

Elle ne peut tarder beaucoup actuellement.

ALVAR.

Toutes réflexion faites, je ne la verrai qu'après avoir quitté le rivage ; elle ignore que ce ſont mes ordres qu'on exécute ; oui, je vais retourner à bord ; mais comme c'eſt ici que je lui ai donné rendez-vous, tu vas y reſter pour la recevoir & la conduire au vaiſſeau ; dès qu'elle y ſera, tu feras donner le ſignal du départ. Je compte ſur ton zele & ſur ton exactitude.

SCENE III.

FABRICE, *ſeul.*

OUI, Monſieur, il me tarde bien que tout ſoit terminé, & que rien ne s'oppoſe plus à ce départ tant ſouhaité. Ah ! quelle ſatisfaction de revoir ma patrie ! les belles choſes que j'aurai à raconter ! comme j'aurai l'air important ! comme on m'écoutera ! comme je m'entirai !

AIR

Ah ! que je ſens d'impatience,
Mon cher pays, de te revoir,
Et d'y pouvoir, avec aiſance,
Me repoſer matin & ſoir.
Je vais revoir ma femme & ma patrie.
Oh ! c'eſt un grand plaiſir que celui-là !
Ma ménagere eſt ſi jolie,
Comme elle me carreſſera !
Et puis mes enfans... mon petit papa !
Comment vous voilà !
Contez-nous donc çà :
Qui me baiſera ! qui m'enbraſſera !
C'eſt moi... c'eſt moi... oh ! quand je ſerai là !
Voyage qui voudra.
Pour s'amuſer de mon voyage,
Viendront chez moi les curieux ;
Je mentirai, ſuivant l'uſage,
Et l'on ne m'en croira que mieux.
J'amuſerai ma femme & ma patrie,
Chacun bouche béante écoutera.
Ma ménagere eſt ſi jolie, &c.

Je ne me ſens pas d'aiſe ; car l'aſpect de ces maudits rivages me fait mourir defrayeur : j'ai cru toute la nuit, voir roder des troupes des Sauvages, & je ne me ſoucierois pas de faire ici aſſaut de célébrité avec certains voyageurs. J'entends du bruit : oh ? pour le coup, voici nos matelots & leur jolie capture ; oui, je n'en doute pas, c'eſt la troupe joyeuſe, quel plaiſir ! allons mes bons amis .. ô ciel ! *(Il apperçoit une troupe de Sauvages, qui ſe montrent d'abord à travers les arbres, l'obſervent, s'avancent peu-à-peu, l'examinent, lui barrent le chemin, & finiſſent par le ſaiſir & l'attacher à un arbre.)*

SCENE IV.

FABRICE, TROUPE DE SAUVAGES.

FABRICE.

AH ! je ſuis mort ! pauvre Fabrice !
Hélas ! c'eſt fait de moi :
Oui, Meſſieurs fort à votre ſervice...
Que voulez-vous faire de moi ?
Mes mes bonne gens ! ah les vilaines gens !
(*Il ſe jette à leurs genoux.*)
Me dévorer... oh non... Prenez pitié de moi.
Ah ! grands Dieux ! quel ſupplice !
Ils ne m'entendent pas !
Si je pouvois m'échapper de leurs bras !
(*Il fait un lazzi pour s'échapper ; on le ratrappe.*
Ah ! je ſuis mort, &c.
S'ils pouvoient me croire Sauvage !
Tâchons de les imiter.
(*Il cherche à les imiter.*)
Je les fais rire, allons courage,
Ils ſemble s'irriter !
Ah ! Dieux ! quelle diſgrace !
Quelle laide grimace !
(*Grand mouvement parmi les Sauvages, qui s'étant tenus juſques-la à une certaine diſtance de Fabrice, ſe rapprochent tout-à-fait delui, le ſaiſiſſent & l'attachent fortement à un arbre.*)
Ahie, ahie, ahie, ah ! les vilaines gens !
(*Ils danſent autour de lui.*)
Hélas ! je n'ai plus d'eſpoir !
Adieu plaiſirs, amis adieu, bon ſoir.
(*Ici on entend pluſieurs coups de fuſils. Une troupe de Sauvages paſſe en fuyant, & fait ſigne à ceux qui ſont ſur la Scene qu'ils ſont pourſuivis ; ils s'échappent.*)

SCENE V.

FABRICE, *ſeul enchaîné.*

ILS s'éloigne : le bruit leur aura ſans doute fait peur ; peut-être n'eſt-ce pas encore l'inſtant de me dévorer : ils m'auront mis là pour la proviſion. Perſonne ne viendra-t-il à mon ſecours ? Si je crie, ils vont revenir & m'achever ; ahie, j'entend du bruit ; en voilà sûrement encore.

SCENE

SCENE VI.

ALVAR, *suivi de quelques matelots*, FABRICE, *enchaîné.*

ALVAR.

SUivez-les, suivez-les ; c'est par-là qu'ils ont pris.

FABRICE.

C'est le Seigneur Alvar : à moi, s'il vous plaît, & promptement.

ALVAR.

Fabrice enchaîné ! qu'elle bisarrerie !

FABRICE.

Hélas ! oui, ce sont les sauvages ; ils étoient dix mille.

ALVAR.

Dieux que faire ?

FABRICE.

Me délier d'abord, c'est le plus pressé.

ALVAR.

Je crains qu'ils n'aient rencontré mes matelots, qu'ils ne se soient emparés de la jeune personne : Je meurs d'impatience & d'inquiétude. (*Il va pour sortir avec les matelots.*)

FABRICE, *criant.*

Hé bien & moi donc, Seigneur Alvar, vous m'oubliez ; mon dieu ! mon dieu !

ALVAR, *le déliant.*

Retourne au bâtiment, & ramene-moi le reste de ma troupe.

FABRICE.

Je ne demande pas mieux. (*Il se sauve à toutes jambes.*)

ALVAR, *seul.*

Je me reproche, plus que jamais, ma coupable fantaisie. Si elle alloit en être victime ! Dieux ! que vois-je ?

SCENE VII.

ALVAR, AZEMIA, *échevelée, fuit, en regardant derriere elle ; elle s'arrête un moment, & dans la plus grande agitation, apperçoit à la fin Alvar & s'élance vers lui.*

AZEMIA.

AH ! sauve-moi, toi.

ALVAR.

Moi ?

AZEMIA.

Oui toi, on veut me ravir à tout ce que j'aime : tu as l'air d'un honnête homme, je te confie mon deſtin, ma vie. me voilà plus tranquille.

ALVAR.

Dieux ! elle ſe livre elle-même.

AZEMIA.

Les cruels ! qu'ils viennent à préſent, me voilà ſous ta garde, & je ne crains plus rien ; tu me protégeras, j'en ſuis sûre, ta phiſionomie me repond de ton ame.

ALVAR, *à part.*

Qu'elle eſt belle ! mais que ſa candeur la rend intéreſſante ? ce que j'éprouve ne peus ſe définir.

AZEMIA.

Je les entends : ne me quitte pas ; je ſuis fiere de ton appui : tu les feras rougir du crime affreux d'enlever une fille à ſon pere, une amie à ſon ami. Quel malheur ai-je fait ? pourquoi veulent-ils m'en faire ? ils ont vu mes larmes, mon déſeſpoir, ſans ſe laiſſer fléchir. Tu es indigné de leur barbarie, tu as sûrement un pere, une amie, une ſœur, tu dois être ſenſible.

ALVAR.

Et c'eſt à moi que vous vous adreſſez ! Mais comment avez-vous échappez à vos raviſſeurs.

AZEMIA.

Une troupe de ſauvages a paſſé près d'eux. Ils ſe ſont effrayés, les lâches ! ils m'ont quittés : la fuite m'a ſauvée, je rends grace au ciel de t'avoir rencontré : tu me rendras à mon pere, à mon ami ; tu verras comme je les aime, comme ils m'aiment auſſi : ils pleurent & gémiſſent sûrement ; nous ne ſurvivrions pas à la douleur d'être ſéparès ; mais tu ſécheras leurs larmes, tu les verras à tes pieds, tu jouiras de leur reconnoiſſance ; ce ſera ta premiere récompenſe.

ALVAR, *à part.*

Mon premier mouvement fut coupable ; l'abus de ſa confiance ſeroit un reproche éternel.

AZEMIA.

Tu parles ſeul ! tu balances...

ALVAR.

Non, jeune enfant, je ne balance pas, vous reverrez votre pere.

AZEMIA.

Ah ! je ne m'étois pas trompée.. Les termes me manquent pour t'exprimer ma reconnoiſſance. Mais vois mes pleurs... Et toi, ciel ! charge-toi de récompenſer mon bienfaiteur, protege ſes jours comme il a protégé les miens ; que jamais, que jamais il n'éprouve la douleur d'être ſéparés de ceux qui lui ſont chers. Les voilà, les traîtres.

SCENE VIII.

LES MATELOTS D'ALVAR *arrivent précipitamment :* ALVAR *leur fait ſigne ; ils s'arrêtent, en diſant.*

UN MATELOT.

LA pauvre petite la voilà bien tombée.

(*A l'arrivée de Fabrice, le vaiſſeau & la chaloupe, ſur leſquels on voit des enfans vêtus en matelots, paroiſſent dans l'éloignement, & reſtent juſqu'à la fin.*)

SCENE IX.

Les précédens, FABRICE, *arrivant avec le reſte des matelots.*

FABRICE.

MOnſieur, nous voici tous. Ah ! la voilà ; tant mieux ; nous allons partir. Eh ! vous avez déjà l'air aſſez contens l'un de l'autre.

ALVAR.

Je le ſuis beaucoup de moi-même.

FABRICE.

Ne perdons pas un inſtant, le pere ne tardera pas à voler ſur nos traces.

ALVAR.

Je l'attends, ou j'irai le chercher.

FABRICE.

En voici bien d'une autre !

ALVAR.

Eloignez-vous.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ALVAR, *à Azémia.*

Près d'un amant & près d'un pere,
Du vrai bonheur allez jouir :
Que vous devez lui être chere !
Vous voir heureuſe eſt mon deſir.

AZEMIA.

Près d'un amant & près d'un pere ;
Du vrai bonheur je vais jouir :
A tous les deux je ſuis bien chere,
Me voir heureuſe eſt leur deſir.
Viens avec moi revoir mon pere.

ALVAR.

S'il faut le voir, ah ! comment faire !

AZEMIA.

Tu jouiras de leur plaiſir.

ALVAR, *à part.*

Comment les revoir sans rougir !

AZEMIA.

Tu verras si je leur suis chere,
Vous voir ensemble est mon désir.
Je l'entends.

ALVAR.

O Ciel !

AZEMIA *se jette dans les bras d'Edoin, qui paroît avec Akinson, Prosper & l'Officier.*

SCENE X.

TOUS LES PERSONNAGES.

EDOIN.	ALVAR.	PROSPER.	AKINSON.	CHŒUR.
Ma fille !	Que vois-je !	Azémia.	Sa fille !	Son pere !

EDOIN, AKINSON, PROSPER, & L'OFFICIER ANGLAIS.

Viens l'arracher des bras d'un pere.

ALVAR *à Prosper, qui s'avance.*

Téméraire.

AZEMIA, *surprise.*

Calmez, calmez votre colere.

EDOIN & PROSPER.

Il vouloit nous percer le cœur.

AZEMIA.

C'est mon ami, mon protecteur.

(*Les quatre assaillans veulent avancer sur Alvar ; les Matelots se rapprochent pour le défendre ; Azémia se jette au milieu d'eux.*

C'est mon ami, mon défenseur.
Je lui dois tout, je le défends.

AKINSON, EDOIN, PROSPER.

Ciel, qu'est-ce que j'entends.

AZEMIA.

Ah ! mon pere écoute-moi,
Il me disoit à l'instant même,
Près d'un amant, &c.

ALVAR.

En la rendant aux vœux d'un pere,
Du vrai bonheur je crois jouir,
Aimez une fille si chere,
Vous voir heureux est mon désir.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O Ciel ! comment se peut-il faire !
Comment entendre un tel désir !

ALVAR, *à part.*

Je craindrois bien moins sa colere,
Que la voix de mon repentir.
(*haut.*) Oui je la rend aux vœux d'un pere,
Soyez heureux c'est mon désir.

ENSEMBLE.

TOUS.

CHŒUR. { C'est lui qui la rend à son pere.
AZEMIA. { C'est lui qui me rend à mon pere.
PROSPER & EDOIN. { C'est lui qui te rend à ton pere.

TOUS, *à Alvar.*

Quand vous comblez les vœux d'un pere,
De ce bienfait il va jouir.
Que la mémoire en sera chere!
Soyez heureux, c'est mon désir.

ALVAR, *seul.*

Ciel! leurs transports me font rougir,
Ils augmentent mon repentir,

EDOIN, *à Alvar.*

Ah monsieur! pardonnez un soupçon que les circonstances autorisoient. Je vous croyois son ravisseur, vous la défendiez, vous êtes bien vengé.

AZEMIA.

Oui, vous l'avez tous deux offensé aujourd'ui, mais moi je l'aime bien.

ALVAR.

C'est trop long temps jouir d'une estime usurpée; j'étois coupable, & mon premier châtiment est d'en rougir à vos yeux.

AZEMIA.

Comment! est-ce que tu étois méchant, toi! On a donc quelquefois l'air doux & le cœur coupable. Que me voulois-tu? Je ne pouvois pas être à toi, puisque j'étois à lui......... mais tu m'as rendue à tout ce que j'aime, je ne puis pas t'en vouloir.

ALVAR.

Mes remords ont vengé votre pere, mais mon offensé m'a fait perdre le droit de l'obliger : obtenez vous-même qu'il me permette de vous arracher tous trois à cette solitude.

AZEMIA.

Mon pere, pardonnez-lui; je lui pardonne, moi puisqu'il propose de t'obliger, de t'emmener...

EDOIN.

Ma fille, je ne balancerois pas; mais je ne puis maintenant abandonner Mylord.

ALVAR.

Mylord, nos nations sont ennemies, je le sais; mais vous êtes malheureux, & par conséquent mon compatriote; livrez-vous à ma foi, je ne vous ai pas offensé; vous pouvez me laisser le mérite & le plaisir d'une bonne action.

AKINSON.

Qui fait se repentir comme vous, brave jeune homme; mérite toute confiance. Je vous suivrai.

AZEMIA.

Prosper, dis-moi donc, qu'est-ce que c'est que ce Milord-là?

PROSPER.

Ah! félicite moi c'est mon pere.

AZEMIA.

Ah! tant mieux, nous en aurons maintenant chacun deux. (*Au Lord.*) Tu ne t'opposeras pas à notre mariage?

EDOIN, *entraînant sa fille.*

Ma fille que dis-tu? Prosper devient grand Seigneur, & ne peut plus être ton époux.

AZEMIA.

Lui, grand Seigneur! je ne le trouve pas changé du tout: est-ce sa faute à lui s'il devient grand Seigneur? Devons-nous l'en punir? Oh! Je ne l'en aimerai pas moins.

EDOIN.

Ma fille! tu ne sais pas....

AKINSON.

Edoin, vous oubliez le climat où vous êtes, & les préjugés d'Europe vous poursuivent: laissez parler la nature, elle nous instruit tous deux. (*embrassant Azémia.*) Oui, tu sera ma fille.

TOUS.

Ah! Milord.

AZEMIA.

Ah! Prosper.

(*Tout le monde s'embrasse.*)

FABRICE.

Messieurs, le temps est favorable, le vent comme on peut le désirer; la mer nous appelle, regagnons promptement le continent, si vous m'en croyez, je réponds d'une route heureuse.

ALVAR.

Oui, fais tout préparer, nous allons partir.

FABRICE, *fait un signal aux matelots du vaisseau, & on tire trois coups de canon.*

Pour cette fois c'est sérieux. Ah! Messieurs les sauvages, si vous m'y rattrapez.

CHŒUR FINAL.

Partons, partons, le temps nous presse,
Partons avec vîtesse,
Le bonheur nous attend:
Quelle alégresse,
Quel moment charmant,

AZEMIA.

Ah, cher Prosper, qu'el plaisir d'être à toi

PROSPER & AZEMIA.

Nous voilà donc enfin réunis pour la vie.

AKINSON & EDOIN.

Ah ! quel beau jour luit pour moi !
Le destin le plus doux a comblé mon envie.

TOUS.

Jouissons sans tourmens,
Le bonheur nous attend.

TOUS.

Partons, partons, &c.

FIN.

